

ne feriez pas aussi le malheur de celui qui voulait vous sauver... Vous n'avez pas songé au sort de cet enfant que mon époux verra sans cesse à mes côtés pour lui rappeler toujours ce qu'il désirerait sans doute oublier... ce qui peut, un jour, le conduire à mépriser la mère et à haïr le fils !... Non, rien n'a su vous arrêter, et, sans vous soucier du malheur des autres, vous m'avez arraché, par un infâme mensonge, mon consentement à ce mariage qui cachait votre crime et vous permettait de voler mes carcasses.

Et d'une voix qui frémissait d'indignation, elle ajouta :

—Voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais !

L'excès du désespoir, arrivé à son paroxysme, rendit des forces à Faustol qui se releva tout palpitant d'une inexprimable souffrance.

—Par grâce, écoute-moi, ma fille, commença-t-il.

—Je vous ai déjà dit que vous n'aviez plus de fille, interrompit Mme Perrier. La vie en commun n'est plus possible. Dès ce soir, si mon mari veut y consentir, nous aurons quitté Mortreuil.

Puis marchant vers la porte :

—Adieu, monsieur, dit-elle, je compte que, jusqu'à mon départ, vous m'écrierez votre rencontre... vous me devez bien cela.

Cloué sur place par l'effroi, hébété par la douleur, Faustol resta les yeux fixés sur cette porte qui s'était refermée sur Mme Perrier et, avec l'accent plaintif d'un enfant, il répéta vingt fois :

—Je ne la reverrai plus !

Puis, après un long silence, il murmura :

—Il faut me dépêcher avant que je sois fou.

A pas chancelants, et, sur sa route, se soutenant à tous les meubles, il gagna péniblement sa chambre :

—Je ne vais plus souffrir ! dit-il en armant un pistolet qu'il avait pris dans son bureau.

Il en approcha le canon derrière son oreille, mais au moment de presser la détente, il s'arrêta :

—Non, pas ici, j'effrayerais ma fille... il me faut aller dehors, pensa-t-il.

Soutenu par la pensée de sa mort prochaine, il atteignit d'un pas plus ferme la porte de la rue et, pour gagner la campagne, il suivit le village dans toute sa longueur.

En passant devant la maison de la Bédache, une subite idée vint à l'esprit du malheureux qui poussa un cri de joie. Il se souvint que son gendre devait se trouver encore chez François dont il était venu visiter la belle sœur.

—Lui si bon, si dévoué, murmura-t-il, lui qui m'a déjà sauvé une fois, pourra peut-être encore me sauver aujourd'hui.

Et il marcha vers la demeure de la Bédache.

La porte, au lieu d'être fermée, était seulement poussée. Elle céda sous la main de Faustol qui pénétra dans le vestibule obscur. Nulle lumière n'éclairait le rez-de-chaussée qui, pour le moment paraissait être inhabité.

—Il est là haut, pensa-t-il en se rappelant qu'il venait de voir au premier étage une fenêtre éclairée.

Il était sur le point d'appeler quand une porte s'ouvrit en haut de l'escalier et une voix prononça joyeusement :

—Allons, bonsoir.

—C'est lui, le voici qui descend, se dit Albert qui venait de reconnaître le timbre du docteur.

Il marchait vers la sortie afin d'attendre son gendre dans la rue quand, au bonsoir de Perrier, une autre voix répondit :

—Bonsoir. La joie m'a creusé l'estomac. Si, sur ta route, tu rencontres cette guenon de François qui est allée chercher notre dufour chez Fréchon, secoue la un peu pour la faire marcher plus vite.

—Oh ! oh ! fit gaiement Perrier, elle compte peut-être ses sous en route.

—Dis plutôt qu'elle doit pester contre moi. Ah ! mon cher, si tu avais vu sa mine déconfite quand, au retour de chez ton beau-père, je ne lui ai compté que le quart de la somme promise ! Cinquante mille francs pour avoir porté la lettre, je trouve que c'est un port gentiment payé... il y a pas mal de facteurs qui s'en arrangeraient.

Puis, changeant de ton, la voix reprit :

—File bien vite chez toi... tu reviendras demain me dire où en est la chose... A cette heure, ta femme doit faire un vilain nez à son cher papa.

—Un baiser et je pars.

—Prends-en deux... la journée a été bonne... on peut te permettre un supplément.

Immobilisé dans le vestibule, Albert n'avait pas perdu un mot de ce dialogue, mêlé de tutoiement et ponctué de baisers.

—Adieu, répéta Perrier.

Puis son pas qui retentit dans l'escalier annonça qu'il descendait du premier étage. Mais à la cinquième marche, il fut arrêté par la voix d'en haut qui s'écriait :

—Eh ! dis donc ?

—Quoi ? fit le docteur sans remonter.

—J'aime à croire que tu t'es guéri de tes élans de sensibilité naïve ?

—Oui... Pour être franc, je dois convenir que ma guérison complète ne date que de quelques heures. Je t'avouerai que tantôt, quand Faustol et moi nous avons rencontré la Bédache qui portait la lettre à ma femme no. 2, je me suis tenu à quatre pour ne pas arrêter la vieille au passage... J'avais la petite bête qui me dansait dans la poitrine.

—Et maintenant est-elle bien morte, ta petite bête ?

—Sois donc tranquille. Je suis comme les chevaux des boueurs, je ne pars qu'au troisième huc, mais je finis par me décider carrément.

—Ce que je t'en dis, vois-tu, c'est parce qu'il y a gros à parier que Faustol te suppliera de raccommoder les verres cassés. Tu es son sauveur, sa providence, à cet homme ; il ne verra que toi qui puisse attendre sa fille. Te sens-tu bien la force de résister ?

—Ce sera comme s'il s'adressait à un mur.

Mais cette atroce promesse d'insensibilité ne satisfait probablement pas la Cardoze qui reprit :

—Remonte donc. J'ai oublié de te dire quelque chose.

—Va, je t'écoute d'ici, répondit Perrier sans bouger de place.

—Connais-tu le plus efficace moyen pour ne pas se laisser émuvoir ?

—Non. Dis.

—C'est d'éviter de se rencontrer avec ceux qui veulent vous attendre. Tu devrais bien faire une chose, si tu étais prudent.

—Quelle chose !

—Soupe et passe la nuit ici. Tu mettras ton absence sur le compte d'un client très malade que tu auras veillé toute la nuit.

—Mais j'ai dit à Faustol que je venais chez la Bédache